

*Fragments autobiographiques*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Science et tradition hermétique*

FRANCES A. YATES

*Fragments autobiographiques*

Traduit de l'anglais par  
BORIS DONNÉ

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2009

## PRÉFACE

LA PREMIÈRE PARTIE des fragments publiés ici, qui court jusqu'en 1914, a été révisée par Frances Yates et imprimée telle qu'elle l'a laissée. Pour la distinguer de ce qui suit, on l'a intitulée *Années d'enfance*. Il ne devait pas s'agir d'un texte séparé, mais du premier chapitre d'un livre où Frances Yates eût retracé son parcours intellectuel depuis ses origines, au sein de sa famille, évoqué l'éveil de son intérêt pour les grands thèmes de la Renaissance, et montré comment cet intérêt se trouva approfondi et renouvelé par sa rencontre avec les chercheurs de l'Institut Warburg quand cette institution vint s'établir en Angleterre, dans les années trente, après son exode de l'Allemagne hitlérienne. Ce livre eût nécessairement évoqué la genèse de l'Institut Warburg et son influence sur la recherche en Angleterre ; malheureusement pour nous, il n'a jamais été écrit – la plus grande partie n'en a pas même été esquissée. Il ne reste qu'un ensemble de notes éparses sur la famille de Frances et sur sa vie après 1914, apparemment rédigées après *Années d'enfance*. Ce qui en est publié ici consiste en une brève note sur le déménagement de sa famille, en 1925, de Worthing à la Maison Neuve de Claygate, où les Yates allaient s'établir définitivement (il s'agit de l'un de ses tout derniers textes ; il est daté de juin 1981), et de notes plus substantielles sur ses écrits. La plupart de ces notes sont datées de 1980 ou 1981 ; elles vont jusqu'aux pages évoquant "La genèse d'*Astrée*". Les notes plus brèves concernant ses ouvrages ultérieurs, à partir des *Tapisseries des Valois*, ont été écrites en 1975

Le texte original des *Autobiographical Fragments* a été établi par J. N. Hillgarth. Il est paru dans le volume III des *Collected Essays* de Frances Yates, *Ideas and Ideals in North European Renaissance*, Routledge & Kegan Paul, 1984.

© The Estate of Dame Frances Yates pour le texte original.

© Editions Allia, Paris, 2009 pour la traduction française.

sous une forme plus lapidaire que celles composées par la suite. Si l'on a pris la décision de publier quelques-unes de ces notes (et d'en écarter d'autres), c'est qu'il paraissait injuste de priver les lecteurs qui s'intéressent à l'œuvre de Frances Yates de la lumière que seuls ses propres commentaires sont susceptibles de jeter sur ses travaux. (Les seuls ouvrages pour lesquels nous ne disposons pas de tels commentaires sont les deux derniers qu'elle a publiés : *Les dernières pièces de Shakespeare : une approche nouvelle*, 1975, et *La Philosophie occulte à l'époque élisabéthaine*, 1979.) Mais qu'il soit bien clair que toutes les notes sur la période postérieure à 1914 sont restées inachevées, et n'ont pas été révisées par leur auteur. Quelques interventions éditoriales ont été nécessaires ; elles ont été limitées au minimum, et ont essentiellement visé à éliminer quelques répétitions. J'ai veillé, en éditant ces notes, à ne pas leur faire perdre leur ton très personnel.

Dans les papiers de Frances Yates se trouve un journal qu'elle a tenu du 24 avril 1916 au 4 mars 1917, entre seize et dix-sept ans, alors qu'elle était élève à Birkenhead. Pour l'essentiel, ces pages sont (j'imagine) assez typiques des journaux intimes tenus à cette époque par les jeunes filles intelligentes de cet âge : on y trouve bien sûr quelques allusions à la guerre, mais la plus grande partie concerne la famille de la diariste, ses amies, son école, les livres qu'elle lisait. Ce journal contient aussi quelques notes sur "ma vie passée". Après avoir évoqué la période qui précède l'éclatement de la première guerre mondiale (racontée de façon plus détaillée et vivante dans *Années d'enfance*, ci-après), elle mentionne laconiquement la mort de son frère James, "le 8 octobre

1915, alors qu'il conduisait une charge à la baïonnette". Cette sobriété délibérée ne laisse rien transparaître de l'émotion que Frances ressentit à la mort de James, une émotion qui perdura toute sa vie. Dans des notes écrites en 1975 lors d'un voyage à Llandrindod Wells, où elle faisait retour sur les lieux où son père faillit être emporté par la maladie en 1912 (l'épisode est raconté dans *Années d'enfance*), Frances écrit de la mort de son frère : "La guerre de 14-18 a détruit notre famille ; j'ai vécu mon adolescence au milieu des ruines". Pour autant, il ne faudrait pas croire que les autres membres de sa famille n'ont joué dans sa vie qu'un rôle secondaire. Ses deux sœurs aînées, Hannah, institutrice et romancière de valeur, et Ruby, qui, après avoir travaillé de nombreuses années comme institutrice auprès de petites filles noires en Afrique du Sud, prit sa retraite en 1949 pour revenir prendre soin de Frances, étaient l'une et l'autre des personnalités remarquables ; et certes elles ont eu une grande importance dans sa vie. Quant à ses parents, leur soutien a été capital, comme le montrent bien les mémoires fragmentaires qu'on va lire.

Sa famille avait placé la barre très haut. Au début du journal de 1916-1917 figure un passage qui mérite d'être cité :

*L'autre jour, j'ai écrit deux poèmes. On peut dire qu'ils sont plutôt bien tournés pour une jeune fille de mon âge, et même vraiment pas mal, par endroits ; mais ils ne sont pas bons. Je veux écrire quelque chose de grand, de splendide, quelque chose qui rendra mon nom illustre, et pas juste un poème "pas si mal que ça". Mon frère écrivait des poèmes, une de mes sœurs écrit des romans, l'autre fait de la peinture ; moi aussi*

*il faut que je fasse quelque chose, je le veux (c'est elle qui souligne). Je ne suis pas très douée pour le dessin, et pas du tout pour la musique ; il ne reste que l'écriture. J'écrirai donc. Mais pour écrire, il faut avoir lu : je lis comme une furie. Ces deux derniers mois j'ai lu les poèmes de Rossetti, la Vie de Samuel Johnson de Boswell, les Conversations imaginaires de Landor, une vie de Laurent de Médicis, les poèmes de Keats, une vie de Shakespeare avec une étude critique, quatre pièces de Shakespeare et les observations critiques que Hazlitt leur a consacrées, sans compter plusieurs romans.*

Le lien qui existe entre plusieurs des ouvrages cités (en particulier les pièces de Shakespeare et la vie de Laurent de Médicis) et ce que Frances allait écrire plus tard est évident. Il est peut-être plus étonnant de trouver déjà dans ces lignes, écrites à l'âge de seize ans, cet esprit critique, ce refus de se satisfaire d'autre chose que de l'excellence, cette détermination à réussir dans ce qu'elle jugeait bon d'entreprendre qui se retrouvent tout au long de sa vie.

Dans ce même journal de 1916, Frances note qu'elle a discuté avec sa sœur aînée, Hannah, de la possibilité de s'inscrire à Oxford pour y étudier l'histoire. D'évidence, l'idée lui plaisait. Son éducation allait cependant continuer à suivre le cours peu orthodoxe qu'elle évoque dans *Années d'enfance*, et peut-être faut-il étendre à l'ensemble de ce parcours "échappant à toute éducation régulière" ce qu'elle en dit pour ses premières années : "ce fut une chance merveilleuse". Même si elle obtint en candidat libre une licence (BA) de l'Université de Londres, et plus tard une maîtrise (MA), elle fut, comme elle le dit, "en grande partie livrée à elle-même". C'est

peut-être ce qui lui permit d'assimiler des idées nouvelles – qu'elle les tint de lectures personnelles ou, plus tard, de chercheurs formés hors des conventions du système britannique traditionnel. D'un autre côté, l'absence de toute situation académique assurée fut, pendant la plus grande partie de sa vie, la source de problèmes auxquels n'eût sans doute pas été confronté quelqu'un passé par Oxford. Si elle a triomphé de ces obstacles, ce n'est pas seulement par la puissance de ses vues originales, mais aussi grâce à une force de volonté tout à fait remarquable, qui l'a soutenue et stimulée au milieu de toutes les difficultés et lui a finalement permis, comme le professeur Hugh Trevor Roper l'a écrit dans le *Sunday Times*, de "créer sa propre discipline".

J. N. HILLGARTH <sup>1</sup>

1. Dans les pages qui suivent, les notes de J. N. Hillgarth sont signées (JNH) ; les autres notes sont du Traducteur, ainsi que les titres donnés aux deux dernières parties.

## ANNÉES D'ENFANCE

JE SUIS NÉE le mardi 28 novembre 1899, dans une maison baptisée Fairfax, sise dans Victoria Road North, à Southsea (Hampshire). D'après les notes prises par mon père à la naissance de son quatrième enfant, je suis venue au monde à 9 heures 18 du matin ; la sage-femme s'appelait Mrs. Harrison et le médecin était le Dr. F. Lord de Landport Terrace, à Southsea. J'étais, d'après mon père, un beau bébé avec un joli visage et des cheveux.

Mon père<sup>1</sup> était à cette époque ingénieur en chef sur le chantier naval de Portsmouth, en charge du programme de construction en cours. L'empire britannique était alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, et la marine britannique n'avait pas d'égale au monde ; mon

1. Le père de Frances Yates, James Alfred Yates (12 juillet 1852 - 4 mai 1941) épousa Hannah Eliza Malpas en 1884. Il occupa successivement les emplois d'ingénieur de construction à Chatham, d'ingénieur en chef suppléant à Devonport, d'ingénieur en chef à Chatham puis à Portsmouth (1895-1902), d'auxiliaire civil auprès de l'amiral surintendant à Chatham (1902-1906), et d'officier supérieur en charge de la construction sur la Clyde et à Barrow (1906-1912). Il prit sa retraite à l'âge de soixante ans, en 1912, mais fut rappelé par l'Amirauté à titre exceptionnel de 1916 à 1918. Le rôle-clef qu'il a joué dans le programme de construction navale de l'amiral Sir John Fisher est mis en lumière dans l'article (incorporant des extraits de ses mémoires) publié par sa fille Ruby W. Yates : "Des remparts de bois aux cuirassés dans le cours d'une vie", *The Mariner's Mirror*, XLVIII, 1962, p. 291-303. (JNH)

père travaillait à lui conserver son avance sur la marine allemande et son ambitieux programme de construction. Pourtant, les premières fissures dans ce majestueux édifice avaient commencé à se faire jour. L'Angleterre était en guerre en Afrique du Sud : je suis née le jour de la bataille de la Modder, une défaite désastreuse pour l'armée britannique.

Nous n'habitions la maison Fairfax que temporairement, pour les couches de ma mère. La véritable demeure de la famille était alors au n° 1 de la Résidence du chantier naval de Portsmouth, logement de fonction de l'ingénieur en chef. Je n'ai aucun souvenir du séjour à Fairfax, même si les notes de mon père indiquent qu'on m'y a fait faire ma première sortie en plein air, le 31 décembre 1899. Ma sœur Ruby se souvient qu'elle me tenait devant la fenêtre pour que je voie la neige, et qu'un marchand de journaux de l'autre côté de la rue affichait jour après jour les manchettes annonçant les mauvaises nouvelles de la guerre d'Afrique du Sud. Ainsi se termina le premier mois de mon existence durant l'ultime mois du XIX<sup>e</sup> siècle, avec ma première sortie le tout dernier jour du siècle, dans une atmosphère marquée par les mauvaises nouvelles.

Nous avons dû retourner habiter dans le chantier naval au début de 1900. Un chantier naval victorien (puisque la vieille reine Victoria était encore en vie) était un lieu impressionnant, et Portsmouth était le premier chantier naval du pays ; c'était un monde à part, entouré de murs, où l'on pénétrait par des grilles où des gardes étaient postés. Les officiers et leurs familles étaient logés dans la Résidence, un alignement de demeures géorgiennes. Tous les bâtiments dans l'enceinte du chantier

naval avaient une sorte de dignité maussade. Le jour, le chantier résonnait du heurt des marteaux sur le fer tandis qu'on assemblait les navires de haut bord ; le dimanche, il y régnait un silence surnaturel, que seuls venaient rompre les chants des offices dans la chapelle du chantier. C'était un monde presque coupé du monde extérieur, et cependant situé au cœur de l'histoire. En ces jours lointains, la *Victory*, le vaisseau de Nelson à Trafalgar, n'était pas en cale sèche dans le chantier : elle était encore à flot dans le port.

J'ai été baptisée dans la chapelle du chantier naval le 24 février 1900. L'aumônier du chantier, le révérend W. Law, officiait ; le parrain était mon oncle Jim ; mes parents, mes sœurs Nannie et Ruby, et mon frère Jimmy étaient présents. Je portais une robe de baptême ancienne qu'avaient portée en de semblables occasions Maman, Nannie, Ruby et Jimmy ; j'étais réveillée et j'ai fait très bonne figure (tous détails consignés par mon père).

Ma sœur aînée Hannah (Nannie) avait quinze ans à ma naissance ; sa cadette, Ruby, en avait treize. Elles étudiaient toutes les deux au lycée de Portsmouth, où elles remportaient les livres de prix aux belles reliures que je devais admirer plus tard dans la bibliothèque du salon. Mon frère Jimmy avait onze ans, il était inscrit au collège à Portsmouth où lui aussi remportait des prix. J'étais la petite dernière d'une famille bien établie de la fin de l'époque victorienne, une famille qui avait déjà derrière elle une histoire tout à fait respectable, liée aux chantiers navals dès avant ma naissance : Ruby était née dans le chantier de Chatham, Jimmy à Devonport ; Hannah, l'aînée, était la seule à n'être pas née dans un chantier naval – c'était une Cockney, née à portée des

cloches de St Mary-le-Bow, du temps que mon père travaillait aux aciéries de la Tamise où il supervisait la construction des premiers cuirassés. J'ai fait mon entrée alors que la carrière de mon père était à son apogée. Les splendeurs dont mes premières années ont été entourées n'avaient pas toujours caractérisé l'histoire de ma famille ; mais c'est bien de splendeurs qu'il faut parler. Mes débuts dans la vie ont été vraiment magnifiques : j'étais accueillie par des parents aimants, qui évoluaient avec bonheur dans une atmosphère chargée d'histoire, mais aussi par des sœurs et un frère non moins gentils et brillants, qui m'acceptèrent avec enthousiasme comme une nouvelle recrue, pleine d'intérêt, dans le cercle qu'ils formaient déjà. Je n'ai pas vraiment de souvenirs distincts de ces premières années à Portsmouth, mais les traces inconscientes qu'elles devaient laisser en moi étaient marquées par l'optimisme et la confiance : ce fut une chance, puisqu'une confiance confinant à l'inconscience allait m'être d'un grand secours dans les années à venir.

Le 18 janvier 1901, la reine Victoria mourut. On ramena son cercueil depuis l'île de Wight jusqu'à Gosport entre deux rangées de navires de guerre. Ma sœur Ruby se souvient d'avoir vu ce formidable spectacle. J'imagine que le martèlement du chantier naval avait dû cesser en cette occasion d'une suprême solennité.

En 1902, mon père fut muté au chantier naval de Chatham, où il continua comme il le faisait à Portsmouth à superviser la production de cuirassés à l'allure record fixée par le programme de l'amiral Fisher. Le logement de fonction qui nous revenait dans la division résidentielle du chantier n'étant pas encore libre, nous louâmes une maison à Rochester : Hawthornden, 217 Maidstone

Road, d'où mon père se rendait jusqu'à Chatham à bicyclette. C'est à la maison de Rochester que remontent mes premiers souvenirs.

C'était une de ces maisons où l'on pouvait voir en enfilade, depuis la porte cochère, l'entrée et le jardin à l'arrière. La famille en était tout éblouie : une maison à nous dans une ville avec une cathédrale, cela nous changeait des résidences de chantiers navals, qui avaient malgré leur allure quelque chose d'officiel, d'austère, et qui baignaient dans l'atmosphère enfiévrée et concurrentielle de la construction navale. Je crois que nous espérions que notre vie prendrait un tour plus méditatif, où de nouvelles possibilités spirituelles s'ouvriraient aux tempéraments religieux. Nous n'y sommes pas restés assez longtemps pour y prendre racine, ni même pour nous intégrer à l'assemblée des paroissiens de la cathédrale. Peut-être était-ce l'influence du chantier naval, à moins que cela ne vînt du tempérament familial, mais notre position sociale semblait en dehors de quelque classe que ce fût, vouée à un certain isolement. Rochester n'en a pas moins exercé une influence. On commença à m'emmener aux offices dans la cathédrale, d'abord seulement dans la nef, même si je demandais à aller "plus dans l'église", dans le chœur. Je découvrais la langue de l'Ancien Testament <sup>1</sup>, que de robustes chanoines barbus, qui avaient dû engloutir deux côtelettes de mouton à

1. A travers la "langue de l'Ancien Testament", Frances découvre aussi l'anglais de la fin de la Renaissance, puisque la liturgie anglicane s'appuie sur la "Version autorisée" de la Bible traduite sous Jacques I<sup>er</sup> entre 1604 et 1611.